

# 1

*Saltburn, 1879*

J'avais neuf ans lorsque mon père s'est débarrassé de moi, tout juste un an après qu'il eut vendu ma sœur, Hope, à l'Homme de Londres. Il m'a mise sur un bateau, mais pas, comme je le croyais, pour m'envoyer vers une vie meilleure. Non, il voulait se défaire d'un témoin qui risquait de fourrer son nez dans les sales affaires de deux bonshommes. Pas pour avoir vendu des petites filles, mais pour un autre crime, dans lequel j'avais joué un rôle involontaire et dont je me sentis coupable pendant de longues années. Aujourd'hui encore, même lorsque, pour me rassurer, Emily m'assure que tout se serait passé de la même manière sans moi, je reste écrasée par le poids de la culpabilité.

Pendant les mois qui suivirent le départ de ma sœur, je me fis le plus discrète possible, invisible, croyais-je. Je me dissimulais à l'ombre des rochers, derrière les dunes, ou bien, sous prétexte d'aller acheter du gin pour ma mère, je me cachais à l'intérieur de l'auberge Ship Inn pour épier mon père. C'est ainsi que j'aper-

çus l'Homme de Londres pour la première fois. Nous étions à ce moment de la journée où le soleil est le plus aveuglant. L'homme se trouvait au sommet de la falaise d'Huntcliffe Nab, en contre-jour, si bien que je n'aperçus qu'une longue silhouette derrière un voile de poussière. Il avança un peu. J'entrevis sa lourde chaîne d'argent qu'il portait sur le torse et son épaisse chevelure, d'une teinte entre le blond et le brun.

Comme si un sixième sens lui avait signalé ma présence, il tourna la tête un bref instant et nos regards se croisèrent. Il détourna négligemment le regard, ayant estimé que j'étais quantité négligeable. Je savais que, s'il me prenait à me mêler de ses affaires, surtout s'il avait bu, mon père aurait joué des poings avant de poser la moindre question. Même les deux garçons n'échappaient pas aux marques de ses crises de rage enivrées malgré leur jeunesse.

Néanmoins, je tenais à savoir qui rencontrait mon père. Ce n'était pas la curiosité qui me poussait à risquer ses foudres. Je voulais simplement retrouver ma sœur. Je ne comprenais pas pourquoi on avait éloigné Hope, alors qu'elle était sa préférée.

— Les gars ne vont pas tarder à te tourner autour, lui disait-il souvent.

Lorsque son regard se tournait vers moi, il ajoutait, méprisant :

— Agnes, avec ses yeux de travers, on ne sait jamais où elle regarde !

Je m'efforçais de ne pas y prêter attention ; pourtant, les larmes roulaient sur mes joues. Mon père grommelait et tournait les talons, mais pas avant que

j'eusse aperçu ses lèvres se tordre dans un sourire bien différent de celui qu'il venait d'adresser à ma sœur, un sourire qui me disait qu'il se réjouissait de ma détresse.

Lorsque les méchancetés de mon père étaient trop dures, Hope me consolait. Elle séchait mes larmes et me caressait les cheveux en murmurant jusqu'à ce que je me calme. Pourtant, elle ne me disait jamais que ses paroles étaient injustes.

Ce fut grâce à mes expéditions que je compris que Hope n'était pas la seule fillette à avoir été emmenée ailleurs. Je suppliais mon père de m'y envoyer aussi. Après tout, je n'avais que deux ans de moins et je travaillais dur. Il éclatait de rire, me répondant que les grandes maisons de Londres voulaient de jolies filles. J'étais si laide que personne ne sacrifierait un penny pour moi.

Protégée par l'ombre du crépuscule, je continuai à le suivre. J'étais encore accroupie, invisible, lorsqu'on lui confia les jumelles aux cheveux noirs du village de Whitby. Leur père les avait accompagnées, pas pour les conduire chez nous ou à la Ship Inn, mais jusqu'aux rochers, au pied de Huntcliffe Nab. Cette nuit-là, la lune était pleine. La lumière argentée illuminait les enfants et l'homme, qui, sans un regard en arrière, les abandonna sur la plage. Des fillettes identiques, à peine plus âgées que moi, qui s'agrippaient l'une à l'autre. Des larmes roulaient sur leurs joues. Leur père n'avait pas plus tôt disparu que l'Homme de Londres arriva. J'avais beau tendre l'oreille, je n'entendais pas ce qui se disait, mais j'aperçus le scintil-

lement des pièces d'or qui passaient de ses mains à celles de mon père.

Puis, il conduisit les enfants vers une embarcation qui oscillait sur la rive. Il s'éloigna, son manteau un peu trop tendu sur son dos, en tenant fermement les fillettes par la main. Je voyais bien qu'il leur faisait peur.

Soudain, il me sembla que ma sœur devait avoir eu ce même regard terrifié.

Pendant les mois passés à observer mon père, je ne pensais qu'à Hope et au soir de son départ.

C'était une journée comme les autres, et, en dehors de Molly encore bébé, nous vaquions tous à nos tâches habituelles ; ma mère remuait le ragoût de poisson, notre menu quotidien, les garçons fabriquaient des bougies avec du suif, Hope et moi nous reprisions de vieux vêtements.

La porte s'ouvrit, et mon père apparut, le visage en feu, les yeux étincelants. Se balançant sur les talons, il se tourna vers Hope.

—Eh bien, jeune fille, j'ai une surprise pour toi. Je t'ai trouvé une bonne place à Londres. La famille a besoin d'une paire de mains supplémentaires en cuisine. Tu vivras dans une belle maison, tu auras droit à trois repas par jour, des vêtements propres et un bon lit confortable.

Ses paroles provoquèrent un silence que ma mère brisa.

—Non, Will, je t'en prie, elle n'a que onze ans, elle est trop jeune pour aller si loin... dit-elle, le visage blême.

Les moustaches sombres de mon père ne dissimu-

laient pas sa moue de colère. Consciente du danger, ma mère leva la main et la plaqua sur ses joues, comme si, en se fermant la bouche, elle pouvait échapper aux coups.

— Regarde, femme, voici une avance sur ses gages, dit-il en lui agitant une petite bourse sous le nez. Cela mettra autre chose dans nos assiettes que ce fichu poisson, et, tu auras beau dire, il est hors de question que je le rende. Elle s'en va ce soir.

Le visage de ma mère s'effondra et elle tendit un bras vers lui. Il s'approcha d'elle, et son regard désespéré se changea en mépris lorsqu'il leva la main.

— Tu as vendu ta fille pour le prix de quelques gins ! Tu peux me frapper si tu crois que cela fera de toi un homme meilleur.

Puis, sachant que rien de ce qu'elle dirait ne le ferait changer d'avis, elle baissa les bras.

Mon père se rendit compte que sa fille aînée n'avait pas bougé. Il avança de deux pas vers elle et la dressa violemment sur ses pieds.

— Et je ne veux pas entendre de récriminations ! Prépare tes affaires. Tu me remercieras une fois sur place.

Pendant un instant, elle sembla aussi pâle et aussi figée qu'une statue d'un jardin italien. Elle croyait peut-être encore que c'était une plaisanterie, qu'il allait vite éclater de rire... Avec un soupir exaspéré, il lui posa une main dans le creux du dos et la poussa vers l'alcôve où elle dormait.

— Allez, dépêchons, quelqu'un t'attend pour t'emmener à Londres !

Elle comprit enfin. Comme sa mère, elle lui adressa un regard chargé de désespoir et de mépris. Puis, les épaules en arrière, elle rassembla ses quelques biens. Elle ne possédait guère plus qu'une tenue de rechange élimée ; il ne lui fallut pas longtemps pour tout emballer dans son châle.

J'avais envie de hurler, d'implorer mon père pour qu'il change d'avis. L'estomac serré, je sentais un liquide âcre me monter à la bouche. Je ravalai ma salive, essuyai mes lèvres sur ma manche en essayant de trouver les mots qui renverseraient la situation. Ils n'existaient pas. J'enroulai une mèche de cheveux autour de mon doigt et tirai très fort, comme si la douleur pouvait atténuer la souffrance de la perte qui m'attendait.

Déjà consciente à moins d'un an de la colère et de la misère ambiante, la petite Molly pleurait. Jamie, qui à trois ans avait déjà souffert des accès de fureur de mon père, se faufila sous l'escalier et observa la scène en suçant son pouce.

Tandis que Hope s'accrochait à son baluchon, tête baissée, les deux garçons pétrissaient le suif, comme si de rien n'était.

—Vous n'avez rien à dire, tous les deux ? demanda Hope.

—Bonne chance, murmurèrent-ils, trop avisés pour se liquer avec leur sœur.

—Je t'attends ! aboya mon père.

Ce fut en voyant les larmes rouler sur les joues de ma mère que je compris qu'il ne s'agissait pas d'un mauvais rêve. Le corps tremblant, je traversai la pièce et pris ma sœur dans mes bras. Je sentais son cœur battre sous sa

robe mince et je l'entendis me murmurer qu'elle reviendrait bientôt avant que mon père ne nous sépare.

Puis, laissant à peine le temps à sa fille de faire ses adieux à sa mère, il l'entraîna vers la porte et l'ouvrit ; soudain, Hope disparut dans l'obscurité de la nuit.

Le jour suivant, j'écoutai le silence de son absence. Le lit que je partageais avec elle était vide, désormais. Je n'avais plus de douce chaleur où me blottir, plus de souffle contre ma joue, plus de chuchotements à mon oreille. Au matin, les rires des enfants, les voix de leurs mères qui les appelaient me disaient que le monde continuait à tourner. Épuisée par une nuit sans sommeil, je m'extirpai du lit.

—Quand est-ce qu'on la reverra ? ne cessais-je de demander à ma mère.

Pour toute réponse, je n'avais droit qu'à un haussement d'épaules.

Je finis par ne plus poser la question.

Comme aucune des personnes qui vivaient dans les minuscules mesures au pied de Huntcliffe Nab ne savait lire ou écrire, aucune lettre de Hope ne vint nous dire comment elle vivait. Au fil des semaines, son nom était prononcé de plus en plus rarement. C'était comme si elle avait disparu des pensées et que j'étais la seule à me souvenir d'elle. Pendant des mois, j'eus l'impression d'entendre son rire à côté de moi lorsque je ramassais des moules au pied des falaises. Le soir, elle était assise à côté de moi lorsque je regardais par la fenêtre, comme les vieilles aux yeux vitreux qui fixent la mer. J'observais les vagues qui battaient la rive et guettais les pas de mon père. Dès que je l'entendais, je filais sur

le matelas de paille qui avait été notre lit et m'enterrais sous une pile de couvertures râpées. J'imaginai que ma sœur et moi étions enlacées en un méli-mélo de bras et de jambes pendant que je lui racontais ma journée. Il n'y aurait plus jamais de matin où je me réveillerais la tête contre son épaule.

Plus de matin où je me sentirais en sécurité.

Alf Barrett reçut le billet en début de soirée. Un jeune garçon le lui avait apporté. Si ce dernier avait espéré qu'on lui jette une piécette au creux de la main, il devait s'en trouver marri, car Alf n'était pas homme à se montrer d'une générosité inutile.

Il lut les quelques lignes sur le papier épais. Elle avait une autre affaire, dont elle voulait lui parler, écrivait-elle. Elle était impatiente d'en discuter dès le lendemain matin, à onze heures. Trop tard pour le petit-déjeuner, trop tôt pour le déjeuner, remarqua-t-il. Peu importait, avec Mrs Jefferies, on ne perdait pas de temps en vaines amabilités.

Le lendemain, il se réveilla de bonne heure, se vêtit avec soin et se rendit à l'adresse de Kensington. Il y était allé pour la première fois quelques mois plus tôt et avait effectué le trajet à plusieurs occasions depuis. Le premier billet était arrivé alors qu'octobre glissait vers novembre. Une convocation, plus qu'une invitation, c'était ainsi qu'il l'avait compris. Apparemment, elle avait estimé que l'adresse, plus que le nom, aurait piqué sa curiosité, si bien qu'elle s'était contentée d'un énigmatique : « Nous avons

des affaires dont j'aimerais discuter, qui nous seront bénéfiques à tous les deux. »

Ce jour-là, l'omnibus l'avait conduit jusqu'à Bayswater. De là, il était entré dans Hyde Park et avait marché rapidement jusqu'à Kensington. C'était par un matin froid et terne, où le monde se dissolvait dans des tons de gris. Pâle disque jaune citron, le soleil s'estompaît derrière un voile de nuages. Le vent mordant transperçait son manteau, s'infiltrait dans ses bottes, et il n'avait pas plus tôt quitté le parc que de grosses gouttes se mirent à tomber. Pourtant, Alf ne pensait guère à son confort : rien, ni le temps ni les factures qui s'empilaient, n'assombrirait son optimisme. La chance allait enfin tourner, il en était certain.

Désormais, la fin avril approchait, l'hiver austère et sinistre cédaît la place au printemps. Des fleurs mauves, roses et jaunes levaient leurs corolles vers le soleil. Des feuilles tendres couvraient arbres et buissons de nuances de vert, et les oiseaux emplissaient l'air de leurs chants. Le parc était déjà animé : çà et là, des chevaux aux longues jambes tiraient d'élégantes calèches, tandis que de jeunes enfants, accompagnés de leur nurse en uniforme amidonné, jetaient du pain aux canards de la mare aux eaux couleur d'ardoise.

Ce spectacle était dépourvu d'intérêt aux yeux d'Alf ; il n'était pas homme à s'extasier devant les beautés de la nature. Il n'éprouvait que du mépris pour les visages souriants sur les rives herbeuses, qui tentaient d'apercevoir les occupants des calèches. Ce ne fut qu'arrivé dans la grande artère de Kensington qu'il prêta attention à son environnement. Ce quartier était si différent de la

City si agitée et pourtant toute proche. Dès l'instant où il avait jeté le regard sur les vastes avenues, il avait jalosé ceux qui étaient assez fortunés pour y vivre. Auparavant, il avait estimé que les grands immeubles de Bayswater aux façades de stuc, aux balcons de fer forgé et aux piliers majestueux étaient imposants. Pourtant, dès qu'il traversait le parc, il avait l'impression de pénétrer dans un autre monde.

Les rues bordées d'arbres ne présentaient aucune trace de salissure, les trottoirs étaient plus lisses et, surtout, débarrassés du spectacle des mendiants et autres colporteurs qui bouchaient le passage avec leurs charrettes et l'exaspéraient au plus haut point. Leurs « J'ai des enfants à nourrir » lorsqu'il repoussait leurs marchandises abjectes ne réussissait pas à susciter sa pitié.

« Tu aurais dû y penser avant d'engrosser ta femme ! » était la réponse la plus aimable à laquelle il puisse penser.

En regardant autour de lui, Alf remarqua qu'à l'ombre de l'immense Royal Albert Hall, une petite armée d'ouvriers jetait les fondations de nouveaux appartements de briques rouges et de terre cuite. En sifflant, des hommes montaient des murs, creusaient jardins et bosquets. En passant devant des immeubles déjà occupés, il imaginait comme il devait être agréable d'y vivre. *Bientôt*, se dit-il.

Quelques instants plus tard, il se retrouva devant une résidence au toit haut perché. Bien en arrière de la rue, elle était protégée par de petits murs de briques, surplombés par une balustrade de fer forgé. À la droite

d'un portail ornementé, une cloche de cuivre fraîchement polie faisait venir un serviteur qui se précipitait pour ouvrir. Il entra par une porte latérale, monta les marches qui menaient à l'entrée principale et souleva le lourd heurtoir de métal.

Le garçon qui lui avait apporté le billet le fit entrer.

—Mrs Jefferies ne vous retiendra pas longtemps, dit-il, se dispensant du « monsieur » en le faisant entrer dans la pièce où il avait déjà eu l'occasion de la rencontrer.

Avec ses murs d'un jaune étincelant, ses chaises longues lourdement tapissées de vert menthe, ses coussins de soie et ses petites chaises, elle donnait une impression de féminité. Pourtant, au deuxième regard, il vit qu'il y manquait les petites touches dont les dames aimaient s'entourer. Pas de livre ouvert, pas de châte négligemment abandonné sur le dos d'une chaise, pas de bibelots de porcelaine joliment arrangés sur une table basse. Les senteurs des fleurs exotiques disposées dans des vases de verre rose, ambre et rouge dissimulaient mal l'odeur âcre de la fumée de cigares, mêlée aux senteurs de parfum et d'alcool.

Oui, pensa Alf, c'est là que commencent les activités nocturnes. Mentalement, il se représenta les lieux en début de soirée. Toutes jeunes filles en robe de mousseline pastel, les boucles anglaises, les visages dépourvus de fard, qui séduisaient les hommes autorisés à entrer... La flamme des bougies, qui se refléterait dans les vases, projetterait une douce lueur dans la pièce. Une jeune femme, qui avait autrefois été gouvernante, en longue robe diaphane au décolleté profond, jouerait

du piano pendant qu'une servante offrirait des coupes de champagne en cristal sur un plateau d'argent à tous les convives. Des volutes de fumée flotteraient dans l'air ; des visages rougis, des rires gras et des mains, lisses ou ridées, autour des cous des jeunes filles ou serrant une cheville avant de se glisser sous la mouseline pour caresser, pincer, goûter la chair délicate qu'elle dissimulait.

Et pendant tout ce temps, des pièces d'or glisseraient entre les doigts de Mary Jefferies avant d'être englouties dans une poche secrète. À l'aube, vêtements froissés, les gentilshommes reprendraient chapeau et manteau avant de s'enfoncer dans le fiacre qui les attendait. Mary Jefferies, aussi fraîche qu'au début de la nuit, refermerait les portes.

Plus tard, il le savait pour avoir fréquenté des endroits similaires, le son de gémissements assourdis emplirait la maison, causé sans doute par le vent qui s'engouffrait dans une cheminée ou s'infiltrait dans les joints du toit. Pourtant, en écoutant attentivement, on entendait tout autre chose. Cela n'avait rien d'aussi effrayant, ce n'était que les pleurs des petites filles !